



Soirée étoilée au Palais de Belgique

Meliha Serbes > P. 7

Quand la littérature française séduit la Turquie : le Prix Littéraire Notre-Dame de Sion attribué à Clara Dupont-Monod



Thaïs Hoareau > P. 4

Une belle collaboration, une longue amitié, un engagement commun

Mehmet H. Erbak > P. 9



Aujourd'hui

la Turquie

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX ANNIVERSAIRE 21 ANS



100 TL - 9 euros



www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 256, Juillet 2026



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

Çağlayan Çetin : le parcours d'un musicien passionné

Çağlayan Çetin est l'un des fidèles musiciens qui se produisent régulièrement dans la salle de spectacle de Notre-Dame de Sion. Il est membre fondateur d'Orchestra'Sion en 2008 avec Orçun Orçunsel. En 2016, avec la violoniste Özgecan Günöz et le pianiste Özgür Ünal, il crée l'ensemble Bosphorus Trio, qui s'est donné pour mission de faire rayonner le répertoire pour violon, violoncelle et piano tout en mettant particulièrement à l'honneur les compositeurs turcs. Rencontre avec Çağlayan Çetin, un artiste pour qui la musique demeure avant tout un espace de transmission, de partage et de liberté créatrice.

Pour ce violoncelliste originaire d'Edirne, la musique n'est pas seulement une profession : elle constitue une manière d'être au monde. Derrière un parcours artistique remarquable se dessine l'histoire d'une vocation précoce, nourrie par la passion, le travail et la rencontre déterminante avec un maître qui marquera toute sa vie.

Issu d'une famille non musicienne mais profondément attachée à l'éducation, il découvre très tôt le plaisir de la musique. Encouragé par ses enseignants, il se présente sans préparation particulière au concours d'entrée du Conservatoire d'Edirne, alors tout juste créé. C'est là qu'il rencontre celui qui deviendra son professeur et mentor durant de nombreuses années : le professeur Reşit Erzin.

> P. 8

Claire Arkas : « Il existe un espace que les mots ne peuvent atteindre »



L'exposition intitulée « L'Œil précède la parole », inaugurée à Arkas Art Alaçatı, apparaît au premier regard comme une vaste rétrospective réunissant vingt-deux années de création artistique de Claire Arkas. Mais elle est bien plus encore : au fil des salles, elle nous révèle la manière dont l'artiste regarde le monde, ce qu'elle choisit de voir et la façon dont elle transforme cette vision en peinture.



Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Présentée du 15 mai au 1^{er} novembre 2026, l'exposition rassemble quatre-vingt-trois œuvres choisies parmi différentes périodes du parcours de l'artiste. Conçue par le commissaire d'exposition Karoly Aliotti, elle ne propose pas une rétrospective chronologique au sens classique du terme, mais invite surtout à suivre la transformation des thèmes explorés par Claire Arkas au fil des années. Autoportraits, paysages, surfaces vitrées, reflets de l'eau, arbres et figures deviennent ainsi les fragments d'un monde sans cesse recomposé dans la mémoire picturale de l'artiste.

> P. 5

Le titre de l'exposition évoque inévitablement la célèbre formule de John Berger, « Voir précède les mots ». Après avoir remercié avec gratitude la dame qui nous a si gentiment accueillis en nous disant « Je lis régulièrement vos articles », nous avons commencé notre entretien par cette question : « Quelle différence Claire Arkas établit-elle entre regarder et voir ? »

L'artiste répond avec simplicité, mais aussi avec une remarquable justesse : « Regarder me paraît être un geste plus rapide, plus quotidien ; voir, en revanche, demande du temps. Pour voir véritablement, il faut parfois s'extraire du flux accéléré de la vie, ralentir et demeurer un moment devant une image. »



David Hockney nous manquera

Sırma Parman > P. 12

Retour sur...

L'argent et le bonheur, Derya Adıgüzel p. 2

Mystère, Ali Türek p. 10

Michael : un hommage plus qu'un biopic, Simruğ Bahadır p. 12

40 lumières pour 140 ans du Lycée Saint-Michel d'Istanbul



Fériel Bouamama > P. 8

La République de Gagaouzie ?



Eren Paykal > P. 6



Dr Olivier Buirette

La nouvelle est tombée le 20 avril dernier : au terme de leur 8^e élection législative, les

électeurs bulgares viennent de donner la majorité parlementaire à leur ancien président de la République, Roumen Radev. Cet ancien général des forces aériennes bulgares et ancien membre du parti communiste a en effet remporté, avec 44,7 % des voix, la majorité parlementaire avec sa formation « Bulgarie progressiste », ce qui lui donne ainsi 130 sièges sur les 240 au Sobranie, le parlement de la République de Bulgarie.

Pro-européen, Roumen Radev est aussi pour une reprise du dialogue avec la Russie de Vladimir Poutine. L'on sait que les relations sont rompues entre l'UE et Moscou depuis l'invasion de l'Ukraine le 24 février 2022...

Voilà une situation tout à fait inédite, mais dans laquelle la Bulgarie pourrait bien trouver un sens nouveau étant donné son histoire souvent complexe avec son « grand frère » slave, la Russie. Revenons en effet au XIX^e siècle : la Russie a joué un rôle important dans l'émancipation de Sofia après presque cinq siècles de domination par l'Empire ottoman. Ainsi, le 3 mars 1878, le traité de San Stefano permettait à l'Empire

Victoire du général Roumen Radev : quels enjeux pour la Bulgarie ?

russe d'étendre son influence dans cette région que l'on allait bientôt appeler les Balkans, avec la création d'un État bulgare – véritable renaissance de celui du XIV^e siècle alors baigné par deux mers, la mer Noire à l'est et la mer Égée au sud. Cette « Grande Bulgarie » allait rapidement être réduite par le Congrès de Berlin (13 juin – 13 juillet 1878) placé sous l'influence de la toute nouvelle Allemagne unifiée par Bismarck et souhaitant rétablir certains équilibres européens.

Toutefois, l'idée d'une Russie à l'origine de la renaissance nationale bulgare était bien là. Cela n'empêchera pas la Bulgarie d'être au XX^e siècle deux fois l'alliée de l'Allemagne dans les deux guerres mondiales, pour ensuite retrouver l'URSS en tant que l'un des plus fidèles pays du bloc socialiste de 1946 à 1990. À partir de 1990, la Bulgarie suivra cependant le parcours de l'ensemble des ex-pays du bloc de l'Est, avec en premier lieu l'adhésion en 2004 à l'alliance



militaire de l'Ouest maintenue après la fin de la guerre froide en Europe, l'OTAN. Ce réflexe s'observe toujours en 2026 chez les États qui envisagent d'entrer dans l'Union européenne. Du point de vue de l'opinion publique, cette adhésion à l'OTAN permet avant tout de se placer sous la protection militaire des États membres de l'alliance Atlantique. À l'heure du retrait des soldats des États-Unis d'Allemagne ou de Pologne, ceci mérite sans doute réflexion.

Qu'à cela tienne : pour la Bulgarie comme pour ces États, entrer dans l'OTAN en 2004 était avant tout se placer sous la protection militaire des États-Unis. Enfin, l'intégration dans l'UE en 2017, tout comme la Roumanie, est surtout vue comme une intégration, une association à la prospérité économique européenne. C'est du moins de cette manière que l'UE était perçue par les opinions publiques de l'époque.

On saisit donc mieux pourquoi le général Radev a pu rassembler les votes des



Bulgares pour cette élection, tout comme le fit l'ex-roi Siméon Saksobourkotski : après avoir été contraint à l'exil par la Bulgarie communiste en 1946, ce dernier était revenu au pouvoir comme premier ministre de 2001 à 2005.

Il s'agit ici avant tout de figures politiques emblématiques dans lesquels les électeurs se retrouvent dans des périodes de confusion. Sans doute, Roumen Radev allie ces deux racines de la Bulgarie moderne que sont le sentiment d'une certaine filiation à la Russie du Traité de San Stefano de 1878 et un ancrage bien européen : celui d'un peuple héritier des chaos du XX^e siècle qui entend bien poursuivre son destin en tant que pays des « Balkans de l'Est » dans une région de l'Union européenne qui, à l'horizon de la future vague d'élargissement de 2030 (si elle a bien lieu), sera une des pierres d'angle du futur de notre continent.

Ce positionnement bulgare est sans doute tout à fait pertinent alors que notre monde vit à l'heure du retour du grand jeu d'influences entre les puissances.



Derya Adıgüzel

La raison d'être de l'être humain est de se confronter aux valeurs terrestres –

argent, possessions, biens matériels et relations humaines – et d'assurer son développement spirituel par la manière dont il les perçoit.

La présence ou l'absence d'argent est le critère le plus important de cette épreuve. Dans chaque religion, Dieu éprouve certains de ses serviteurs par l'abondance, d'autres par la pénurie. L'épreuve de la pénurie est facile ; celle de l'abondance est difficile. Parce que l'argent est un outil efficace pour satisfaire les besoins matériels, il a toujours été au centre des préoccupations humaines. On a travaillé dur, lutté, et même fait la guerre pour gagner et posséder de l'argent. Aujourd'hui encore, les guerres sont motivées par l'argent.

En réalité, l'argent n'est ni bon ni mauvais, ni précieux ni sans valeur. C'est simplement un outil. Sa fonction dépend de nos objectifs et de nos intentions. L'argent prend ou perd de la valeur, devient bon ou mauvais, selon la raison pour laquelle on le désire, la façon dont on le dépense et les raisons pour lesquelles on l'épargne. L'importance et l'impact de l'argent sur la vie humaine ne sont pas liés à son abondance ou à sa rareté. Ils sont liés à l'état d'esprit de celui qui le possède. De même que je connais des amis qui vivent heureux dans leurs petits appartements avec des revenus très bas, affirmant : « Je peux m'offrir tout ce que je veux », je connais aussi des personnes malheureuses qui,

L'argent et le bonheur

L'argent est un outil important dans la vie humaine. Il contribue au développement matériel et spirituel des individus, et leur rapport à l'argent façonne leur identité et leur personnalité.

malgré des milliards de lires, vivent dans une misère spirituelle, dépendantes des antidépresseurs pour survivre, inconscientes de la valeur de leurs possessions, passant leurs journées à se battre et à lutter, recourant au mensonge et à la tromperie pour quelques centimes, se livrant à des manœuvres acrobatiques et vivant dans le malheur.

L'argent est important pour satisfaire les désirs de l'égo. Mais les désirs de l'égo sont nombreux. Ils poussent les gens à des comportements et des attitudes inimaginables. Ils obscurcissent leur conscience, leur compréhension et leur discernement. Ils détruisent leur patience, leur courage et la lumière qui brille dans leur cœur. Des désirs et des passions excessifs et sans fin rendent une personne avide. Rien au monde ne peut satisfaire ni rendre heureuse une personne avide. Dès qu'elle possède ce qu'elle désire, elle en désire davantage. Son destin est fait d'insatiabilité, de souffrance et de dépression. Les personnes avides ont parfois honte de leur ambition, de leur insatiabilité et de leur mesquinerie. Pour masquer leurs faiblesses, elles se servent de l'avenir de leurs enfants comme excuse. Elles disent : « J'économise pour eux » Je n'ai jamais rencontré personne qui



soit réjoui de la richesse laissée par des pères avides. Nul ne devrait cacher sa propre avidité derrière l'innocence de ses enfants. La plus grande bienveillance que l'on puisse offrir à ses enfants est de leur inculquer les valeurs morales suivantes : construire sa propre existence, gagner sa vie, réussir, donner généreusement, aimer, faire le bien et servir autrui. L'argent nous protège du besoin. Si nous comprenons sa réalité et sa fugacité, si nous possédons l'argent

avec contentement, si nous le gagnons et le dépensons avec justice, équité et sans orgueil ni arrogance, et si nous l'utilisons pour des services jugés bénéfiques à l'humanité, alors l'argent s'élèvera de lui-même et nous élèvera.

Les malheureux que l'argent ruine sont les avares. Plus une personne avare reçoit d'argent, plus elle devient avare et insatiable. J'ai des amis très riches et d'autres très pauvres. J'ai observé avec stupéfaction que l'argent rend une personne satisfaite généreuse, respectable et digne de confiance. Ce qui déshonore et dégrade une personne, ce ne sont ni la faim ni la pauvreté, mais l'avidité. Les personnes faibles, lâches et avares pensent que l'argent qu'elles accumulent les rendra fortes et sereines. Pourtant, plus leur argent augmente, plus leurs

peurs grandissent. À mon avis, le plus grand fou et le plus lâche est celui qui a besoin d'argent pour se sentir en sécurité. La véritable force réside dans la générosité, le partage et le service. L'argent n'occupe pas seulement le coffre-fort et les comptes bancaires de celui qui l'accumule, mais aussi son cœur. Il devient alors le serviteur, le gardien et l'esclave de l'argent. L'argent est le maître le plus cruel et impitoyable. Il domine toute une vie. Il poursuit sans relâche, acculant l'individu à des situations impossibles. La dépendance à l'argent est redoutable. Entre les mains d'une personne satisfaite, l'argent symbolise l'amour et la générosité ; entre celles de l'avare, il symbolise l'égoïsme, la froideur, la jalousie, la haine et la mesquinerie. Pour un accro à l'argent, celui-ci imprègne toutes ses relations. L'argent étant sa plus grande valeur, dans ses relations avec ses parents, son conjoint, ses frères et sœurs, ses enfants et ses proches, la considération, l'affection, l'amour, le respect et la loyauté disparaissent dès lors que l'argent et les possessions sont en jeu. L'argent empoisonne les relations des avares. Il détruit les partenariats, la fraternité et les amitiés. Cependant, dans les relations entre personnes épanouies, l'argent est un outil précieux qui ajoute de la couleur et de la saveur au parcours de l'amitié, apportant santé, paix, bonheur, enthousiasme et joie.

RENAULT BOREAL

Türkiye'de üretildi



yıla varan*
garanti

630 lt bagaj hacmi**
25 adet gelişmiş sürüş destek sistemi***
Google ile entegre openR link,
sesli kontrol ve 100'den fazla uygulama****
full hybrid E-Tech 160 hp versiyonu da mevcuttur

*7 yıl veya 160.000 km'ye varan (hangisi önce dolarsa) garanti koşulları için ayrıntılı bilgi renault.com.tr'de.
versiyona göre değişiklik gösterebilir. *iconic versiyonunda geçerlidir. ****Google, Google Haritalar, Google Asistan ve diğer markalar Google LLC'nin ticari markalarıdır. Renault Boreal'in karma co₂ salımı 108-149 g/km, ortalama yakıt tüketimi 4,8-6,6 lt/100 km aralığındadır. temsili model üzerinde gösterilen ekipman ve aksesuarlar, versiyonlara ve satışa sunuldukları ülkelere göre farklılık gösterebilir. ayrıntılı bilgi yetkili satıcılar ve renault.com.tr'de.

Renault'nun tercihi  Castrol

renault.com.tr



Quand la littérature française séduit la Turquie : le Prix Littéraire Notre-Dame de Sion attribué à Clara Dupont-Monod

Le 9 juin dernier, dans les jardins du Palais de France, s'est tenue la 18e remise du Prix Littéraire Notre-Dame de Sion. Cette année, c'est l'écrivaine française Clara Dupont-Monod qui a été primée pour son roman *S'adapter*, publié aux éditions İletişim. Au-delà du sacre littéraire, l'événement a célébré la vitalité de la francophonie et la coopération culturelle franco-turque.



Une célébration printanière ancrée dans l'histoire de l'école

Porté depuis 2008 par le Lycée Notre-Dame de Sion et son Association des anciens, ce prix littéraire récompense alternativement, une année sur deux, une œuvre originale en langue turque, puis un ouvrage traduit du français vers le turc. Les œuvres littéraires sont sélectionnées parmi des romans, contes ou essais publiés deux avant la remise de prix. Le jury, présidé par Tara Civelekoğlu, est composé de huit professionnels du livre et de la presse, exclusivement des anciens élèves de l'institution. Forts de leur expertise, tous se mettent au service d'une double mission : honorer l'excellence académique de l'établissement et tisser de précieux liens interculturels. Comme à l'accoutumée, c'est au cœur du grand jardin fleuri du Palais de France, demeure historique du premier ambassadeur français offrant une vue panoramique sur les toits du quartier de Cukurma, que les invités se sont rassemblés. Menée avec justesse par Mireille Sadège, secrétaire générale du Prix Littéraire NDS, la cérémonie d'une heure a débuté par les discours du directeur de l'établissement, Alexandre Abellan et de la directrice adjointe turque, Tuna Saikali. Ces derniers ont notamment mis en lumière le Prix NDS des Lycéens qui, depuis 2014, mobilise chaque année plus de quarante élèves volontaires autour du goût de la lecture et du débat.

Une cérémonie élogieuse pour *S'adapter*

Lauréate de cette édition, Clara Dupont-Monod a reçu sa distinction des mains de l'Ambassadrice et de la présidente du jury. Très émue, l'ancienne journaliste et figure des médias culturels a tenu à pleinement remercier la sensibilité du jury : « En choisissant ce livre [...] vous dites que la différence réunit. » La romancière, déjà couronnée par les prix Femina et Goncourt des Lycéens, a rappelé qu'en choisissant son œuvre, il a choisi d'aimer et de lire « les êtres vulnérables, les handicapés, les hors-des-clos. » Son œuvre primée retrace le bouleversement d'une famille après la naissance d'un enfant handicapé. Avec finesse et poésie, le récit explore les liens fraternels et la résilience face à la douleur, offrant une réflexion lumineuse sur la fragile beauté de la vie. Inspirée par sa propre histoire familiale, l'autrice a confié avoir écrit ce livre avec beaucoup de joie pour faire revivre par la fiction son petit frère handicapé disparu vers l'âge de dix ans. Elle en est convaincue, « les gens hors normes nous font faire des miracles ». À travers la littérature, elle a donc pu donner une voix à ceux qui n'en ont plus.



La présidente du jury, Tara Civelekoğlu, a d'ailleurs souligné l'originalité et la sensibilité littéraire de l'œuvre face au sujet délicat du handicap en famille, notamment par son choix narratif audacieux : « Ce sont les pierres de la cour qui racontent l'histoire [...]. Ces voix inattendues renforcent la portée symbolique du récit [...] et nous invitent à repenser notre propre rapport à l'environnement. »



Une œuvre traduite au cœur d'Istanbul

Parce qu'un livre ne traverse pas les frontières sans un traducteur, la soirée a aussi mis à l'honneur le Prix de la traduction Lizi Behmoaras. Il vise à rendre hommage l'ancienne présidente du jury décédée l'année dernière. Cette année, ce prix revient à Bahadırhan Bozkurt. Traducteur passionné depuis 2004, ce diplômé de l'Université Hacettepe et du lycée Galatasaray a pour coutume de voyager dans les villes où prennent vie les romans qu'il transpose en turc. Interrogée sur le succès international de son roman, traduit en 24 langues, Clara Dupont-Monod s'est dite profondément touchée : « Cela veut dire qu'il y a 24 sensibilités différentes qui se sont retrouvées autour d'un thème qui peut faire peur mais qui est universel. » Pour elle, cela signifie que la littérature n'a pas de passeport et qu'elle est sans frontières. Quant à la portée de cette distinction, la romancière y voit une immense fierté, particulièrement parce qu'elle émane de la jeunesse : « C'est un vrai coup de cœur. Voir des adultes en devenir rechercher et accepter ainsi la différence dessine une société plus tard que moi je trouve formidable. »



Un pont littéraire et diplomatique qui renforce l'amitié franco-turque

Placée sous l'égide d'Isabelle Dumont, Ambassadrice de France en Turquie, cette prestigieuse soirée a réuni la consule générale Nadia Fanton et le directeur de l'Institut français d'Istanbul Valentin Rodriguez.

Nadia Fanton, Consule générale de France à Istanbul, affirme son optimisme quant à la dynamique de l'amitié franco-turque. Selon elle, la pérennité de cette alliance repose sur des piliers solides : « Cette coopération est ancienne et s'ap-



puie sur des institutions qui ont une vraie vision d'avenir, que ce soit l'Institut français, les lycées francophones ou les acteurs culturels turcs. » Confiante, elle salue cette relation bilatérale tournée vers le futur.

Les diplomates présents soulignent le rôle crucial qu'un tel prix joue pour la francophonie : « C'est très important. Ceux qui lisent en français vont avoir envie de découvrir l'œuvre, et inversement pour le public turc. » Touchée par l'expression employée par l'autrice, la Consule générale Nadia Fanton rappelle par ailleurs que « la littérature, c'est tout sauf le nationalisme, c'est l'antinationnalisme. » Elle affirme indéniablement que ce type d'initiative favorise le rapprochement des jeunes issus de deux cultures différentes.



Pour l'Ambassadrice, cette 18^e édition portait « une saveur particulière », puisqu'elle s'inscrit dans le cadre des célébrations du 170^e anniversaire du lycée (NDS). Celle-ci s'est réjouie de voir la jeunesse perpétuer cette tradition culturelle car elle incarne une coopération franco-turque profondément vivante et résolument tournée vers l'avenir.

Cette cérémonie s'est achevée sur l'éloge d'Alexandre Abellan, directeur du Lycée Notre-Dame de Sion, personnalité très respectée dans le monde francophone d'Istanbul, qui quitte son poste. Une fois les honneurs rendus aux lauréats, un buffet aussi vaste que délicieux attendait les invités. Les regards sont désormais tournés vers la prochaine édition qui, selon la tradition d'alternance, mettra cette fois à l'honneur la richesse de la littérature de langue turque.



Claire Arkas : « Il existe un espace que les mots ne peuvent atteindre »

(Suite de la page 1)

Dans un monde où les images défilent sans cesse sous nos yeux, la peinture de Claire Arkas nous propose précisément l'inverse : ralentir. Ses œuvres n'appellent pas un regard consommé à la hâte ; elles exigent de l'attention et de la patience.

« Je ne suis pas quelqu'un qui raconte de grands récits ou développe de vastes discours. Ce qui m'intéresse, c'est de faire de la manière même de voir le véritable point focal de la peinture. Même lorsqu'on devine une histoire dans mes tableaux, elle demeure toujours en suspens ; il existe un espace que les mots ne peuvent atteindre, et je crois que cet espace ne peut s'ouvrir qu'à travers une certaine manière de voir. »



C'est peut-être pour cette raison que les peintures de Claire Arkas n'ont pas besoin d'être expliquées : elles doivent d'abord être vues avant d'être interprétées. Le titre même de l'exposition exprime précisément cette idée.

Karoly Aliotti, curateur

À ce stade, les réflexions de Karoly Aliotti rejoignent de manière frappante les propos de Claire Arkas. Selon lui, « les peintures et les dessins de Claire ne sont pas seulement des représentations de ce qui est vu : ils sont des chemins silencieux de pensée qui s'ouvrent vers l'acte même de voir. »

Pour Aliotti, les œuvres de Claire Arkas ne cherchent pas tant à reproduire les objets qu'à interroger la manière dont la vision advient. Elles n'invitent pas le

spectateur à rechercher une explication, mais à s'arrêter et à regarder attentivement. La peinture cesse ainsi d'être un simple objet esthétique pour devenir une manière de penser.

La lumière occupe une place centrale dans l'œuvre de Claire Arkas. Mais cette lumière n'est pas, comme dans la conception classique de la peinture, un élément destiné à éclairer les paysages ; elle agit plutôt comme une force qui active la mémoire, rendant certains détails visibles tout en replongeant d'autres dans l'inconnu. « Je considère la lumière moins comme quelque chose qui explique que comme quelque chose qui fait réfléchir, explique l'artiste. Ce qui m'intéresse, c'est sa capacité à rendre certaines choses visibles tout en retirant d'autres, à les entraîner vers l'inconnu. »

Ainsi, dans ses tableaux, peu de certitudes, mais plutôt des passages qui ne se laissent jamais complètement résoudre. « Le spectateur ne trouve bien souvent ni clarté ni évidence, mais des ruptures, des reflets, des transitions qui demeurent partiellement énigmatiques, poursuit-elle. La peinture m'ouvre parfois une nouvelle porte au sein d'une même émotion ; d'autres fois, elle me conduit vers un sujet nouveau ou vers d'autres états sensibles. »

Karoly Aliotti interprète de façon similaire la manière dont l'artiste utilise la lumière : « Dans ces œuvres, la lumière n'apparaît pas comme une évidence, mais comme une question ; elle se brise sur les surfaces, diffère sa révélation, sans jamais se livrer entièrement. »

L'intérêt que Claire Arkas porte aux surfaces vitrées et à l'eau trouve également son origine dans cette approche. À travers les reflets, les frontières entre le réel et la mémoire deviennent incertaines, ce qui est vu et ce qui est mémorisé se confondent. Comme le formule encore Aliotti : « Les piscines, les surfaces de verre, les figures et les arbres cessent d'être de simples objets pour devenir des seuils où la lumière cherche sa propre forme. »

Cette exposition présentée à Arkas Art Alaçatı est aussi le reflet du rapport que l'artiste entretient avec son propre passé. Lorsque nous lui demandons ce qu'elle aimerait dire à la jeune Claire Arkas d'il y a vingt-deux ans, sa réponse surprend par sa modestie : « Lorsqu'on est jeune, on souhaite que chaque tableau aboutisse à un résultat. Avec le temps, j'ai compris que l'essentiel, en peinture, était de continuer à regarder. » En contemplant aujourd'hui ses œuvres anciennes, ce qui la touche le plus est la sincérité de la quête qui les sous-tend : « Peut-être ne lui dirais-je rien. Parce que je pense que les hésitations et les recherches de cette époque font partie des tableaux d'aujourd'hui. »

Ces paroles résument à elles seules la conception que Claire Arkas se fait de l'art. Pour elle, peindre ne consiste pas à parvenir à une conclusion, mais à apprendre à vivre avec les questions, à revenir sans cesse aux mêmes thèmes et à poursuivre inlassablement le regard. Karoly Aliotti définit cette continuité en ces termes : « Cette œuvre ne révèle pas un style construit par la répétition ; elle met au jour une éthique du regard poursuivie durant des années et renégociée à chaque fois. »



C'est peut-être pour cette raison que le silence occupe une place si importante dans les peintures de Claire Arkas. Aliotti perçoit dans cette attitude discrète une dimension presque soufie : « Il y a, dans cette humilité et ce silence, quelque chose qui rappelle une intuition soufie. Comme le dit la célèbre parole attribuée à Yunus Emre : "Retire-toi de l'entre-deux, et le Créateur se manifestera." Chez Claire, cela devient une véritable éthique artistique. Elle se retire du bruit qu'elle pourrait produire ; elle choisit de demeurer en retrait. »

Et il en tire cette conclusion saisissante : « Lorsque le peintre se tait, le monde gagne un espace où il peut apparaître. »



Et les lieux ? La lumière et le rythme des villes peuvent-ils façonner le regard du peintre ?

Lumière éclatante de l'Égée, à Izmir et Alaçatı, ou atmosphère plus grise et brumeuse de Paris ? Claire Arkas ne tranche pas : « On interiorise inconsciemment la lumière et le rythme des villes où l'on vit. Aujourd'hui, je pense que ces deux univers me nourrissent chacun à leur manière. » Car, dit-elle, les villes où elle a vécu à différentes périodes de sa vie occupent une place précieuse dans sa mémoire et, par conséquent, dans sa manière de voir. « Je crois que ce qui me nourrit, c'est précisément d'aller et venir entre ces deux lumières. »

C'est peut-être là que réside la poésie des peintures de Claire Arkas : dans cet espace ouvert entre la fragile clarté de l'Égée et les ombres mélancoliques de Paris, où les questions importent davantage que les réponses, les atmosphères plus que les récits, les regards plus que les mots.

L'exposition apparaît ainsi comme une synthèse de tout ce que nous venons d'évoquer. « L'Œil précède la parole » n'est pas seulement une rétrospective : c'est une expérience poétique qui nous invite à réapprendre à regarder, à retrouver le silence et l'attention. Dans un monde saturé d'images consommées à toute vitesse, elle nous rappelle un geste que nous avons oublié.

Et comme le dit Claire Arkas elle-même, peut-être la peinture existe-t-elle précisément pour cela : proposer, là où les mots ne parviennent plus, une nouvelle manière de voir.

Si vos pas vous conduisent cet été vers les rivages de l'Égée, ne quittez pas Alaçatı sans avoir visité cette exposition exceptionnelle.

* Dr Hüseyin Latif



Édité et Distribué en France par Les Éditions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard
 • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 1 89645 • www.aujourd'huiatourquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Éditions CVMag • No
 ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Édition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad.
 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu :
 Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadége, Ali Türeke, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de
 rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar,
 Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alımur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk
 Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar
 Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée •
 ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Aujourd'hui
la Turquie



Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com



Eren M. Paykal

Pour elle, un refus de l'UE de l'admission de son pays au sein de l'UE dans les meilleurs délais ouvrirait la voie

à une intégration avec la Roumanie voisine, déjà membre de l'UE mais aussi de l'OTAN. Ceci assurerait une défense contre la Russie – même si la Moldavie n'en est pas la voisine directe, il y a la Transnistrie, de facto sous contrôle russe – mais aussi une stabilité économique.

Précisons toutefois que la majorité des Moldaves, qui partagent une langue commune avec les Roumains, ne souhaite pas une intégration avec la Roumanie. Ils considèrent qu'un attachement direct avec la Roumanie entravera leurs libertés individuelles et économiques en changeant le statut de la Moldavie, république soviétique, pour une autre domination, cette fois sans le statut de république.

La présidente, anti-nationaliste et extrêmement pro-européenne, n'a par conséquent qu'un soutien très réduit. Sa position serait même qualifiée par certains Moldaves, si j'ose dire, de trahison. Mais cette hypothétique union ne pourra peut-être jamais voir le jour pour d'autres raisons.

La première est la situation de la Transnistrie, que je viens d'évoquer. État de facto indépendant mais sous contrôle russe, elle ne pourrait que difficilement accepter une intégration avec la Roumanie. Il s'agit de la région la plus riche de Moldavie mais, en raison de son passé, de plus en plus dépendante économi-

La République de Gagaouzie ?

La présidente pro-américaine et pro-française de la Moldavie, Maia Sandu, a déclaré publiquement qu'elle voterait personnellement en faveur de l'union avec la Roumanie si un référendum était organisé.

quement de la Moldavie. Les troupes russes stationnent toujours dans cette entité indépendante, et le futur de la guerre russo-ukrainienne pourrait donc aussi impliquer la Transnistrie.

La seconde est le cas de la Gagaouzie, que la présidente Sandu essaie d'asphyxier. En effet, l'ordre démocratique dans cette entité autonome de la République moldave a maintes fois été bouleversé par l'autorité centrale de Sandu.

Pourtant, l'actuelle présidente ne devrait pas ignorer un point de la constitution moldave : en cas d'union entre la Moldavie et la Roumanie, la Gagaouzie dispose d'un droit constitutionnel automatique à proclamer son indépendance. Ce cas de figure, souvent qualifié de « clause de sauvegarde » ou de « statut différencié », est inscrit dans la législation moldave par la clause dite de 1994.

De quoi s'agit-il ? Lors de la résolution du conflit gagaouze et de l'octroi du statut d'Unité territoriale autonome (UTA) en 1994, la loi fondamentale moldave a intégré une disposition cruciale (article 1er, alinéa 4 de la Loi sur le statut juridique spécial de la Gagaouzie) :

- Droit à l'autodétermination : si la République de Moldavie modifie son statut

d'État indépendant (ce qui englobe une fusion ou une union politique avec la Roumanie), le peuple de Gagaouzie a le droit à l'autodétermination externe.

- Sécession légitime : dans ce scénario précis, la Gagaouzie s'émanciperait légalement de la tutelle de Chişinău pour devenir un État souverain membre de l'ONU.

La nation gagaouze rejette totalement une union avec la Roumanie. Lors d'une consultation populaire en 2014, plus de 98 % des Gagaouzes avaient voté en faveur de l'indépendance en cas de perte de souveraineté de la Moldavie.

En résumé, l'hypothèse d'une union moldavo-roumaine provoquerait une crise constitutionnelle immédiate. La Gagaouzie activerait instantanément sa clause de sécession.

L'indépendance totale de la Gagaouzie qui devrait unir toutes ses enclaves au sein de la Moldavie pourrait-elle survivre politiquement et économiquement ?

Si cette déclaration était faite de facto, l'Union européenne rejetterait cette indépendance comme elle l'avait fait avec l'Abkhazie ou l'Ossétie du Sud. Mais il y aurait aussi le cas du Kosovo, dont certains États de l'Union avaient reconnu



l'indépendance mais d'autres non. Le statu quo perdure.

Le même scénario pourrait avoir lieu pour la Gagaouzie.

Prenons en considération deux poids régionaux : la Russie et la Turquie.

Si la guerre entre la Russie et l'Ukraine s'enlisait, cela par la faute des Européens selon le Kremlin, alors la Russie verrait d'un bon œil et avec enthousiasme l'éclatement de la Moldavie sanduiste, dirons-nous, farouchement anti-russe. La reconnaissance de l'indépendance gagaouze ne se ferait peut-être pas rapidement, mais un soutien économique et militaire russe pourrait se mettre en place dans de brefs délais...

Tournons-nous à présent vers la Turquie. La Gagaouzie est un pays orthodoxe mais turc. Son langage oghouz est le même que celui de la Turquie actuelle. La Turquie respecte toujours les frontières établies mais garde des liens assez étroits avec ses frères et sœurs de Gagaouzie. Bref, une reconnaissance ne serait pas d'actualité sans la reconnaissance de la part des Nations-Unies, mais un partenariat fort turco-gagaouze fleurirait d'une façon certaine. Le sujet est d'ampleur, mais nous nous arrêtons là.



Michael Emami

Hérodote, souvent appelé le « Père de l'Histoire », est né en 484 av. J.-C. dans la ville grecque d'Halicarnasse, au-

jourd'hui Bodrum, en Turquie. Il occupe une place ambiguë dans l'étude de l'ancien Proche-Orient. Ses histoires restent parmi les plus riches sources narratives sur l'Empire perse achéménide et la culture persane de l'époque, mais elles sont truffées de distorsions, d'exagérations et de méconnaissances culturelles. Évaluer à quel point il se trompait sur les Perses nécessite de comprendre non seulement les inexactitudes elles-mêmes, mais aussi les forces politiques, culturelles et littéraires qui ont façonné son œuvre à l'époque.

Sa fausse interprétation forme un schéma façonné par la rivalité culturelle, la nécessité politique et les attentes narratives d'un public grec encore hanté par le souvenir de l'invasion, et surtout la menace pour leur philosophie culturelle de l'individualisme et leur conception de la démocratie que celle-ci entraînait. Hérodote « s'est trompé » sur la Perse et la culture iranienne ancienne d'une façon qui en dit plus sur l'état d'esprit grec que sur l'empire qu'il prétendait décrire. Les inexactitudes factuelles d'Hérodote sont nombreuses. Il gonfle la taille des armées persanes à des niveaux irréa-

Hérodote et les Perses

L'œuvre du célèbre historien grec Hérodote est un chef-d'œuvre de narration. Mais en tant que source sur les Perses achéménides, je le crois profondément peu fiable.

listes : des centaines de milliers voire des millions, chiffres rigoureusement contredits par l'archéologie et la logistique modernes. Ces exagérations avaient évidemment pour but de magnifier l'héroïsme grec ainsi que leurs prétendues supériorité et domination culturelle auprès de son propre public. Ainsi, cette narration glorifiant une petite coalition de cités vainquant un ennemi numériquement écrasant a forgé un récit mythique de liberté contre tyrannie.

Hérodote a également mal compris l'administration perse, la présentant comme rigide et despotique. En réalité, le système achéménide fut l'une des structures impériales les plus flexibles de l'Antiquité, permettant l'autonomie locale, respectant les diverses religions et intégrant les élites régionales en tant que satrapes loyaux à la Perse continentale, ce qui démontrait ainsi la coexistence et la tolérance multiculturelle qui régnaient au sein de l'Empire. La durabilité de l'Empire sur deux siècles et sur trois continents contredit d'ailleurs la description qu'Hérodote en faisait, celle d'une monarchie fragile et décadente.

Cependant, le problème le plus profond n'est pas une erreur factuelle mais une

ruse de distorsion culturelle. Hérodote présente la Perse comme l'archétype de l'excès oriental : luxueuse, efféminée, moralement affaiblie par la richesse. Ce n'était pas une évaluation objective mais bien une construction idéologique grecque. Après le traumatisme des guerres perses, l'identité grecque s'est cristallisée autour du manichéisme *eleuthera* (liberté) grecque *vs* « esclavage » perse.

Le récit d'Hérodote renforce ce double standard à chaque tournant. Les monarques persans sont dépeints comme capricieux, émotifs et enclins à l'orgueil ; leurs sujets paraissent soumis jusqu'à l'absurde. Ces tropes ont contribué à exalter la culture politique grecque, en particulier la démocratie athénienne, en inventant un contrepoint par rapport auquel elle pouvait briller.

Les méconnaissances d'Hérodote proviennent aussi de limitations structurelles. Il n'avait pas accès aux archives perses, aux inscriptions royales ou aux documents administratifs. L'inscription de Behistun, par exemple, qui expose l'idéologie royale de Darius, était gravée en écriture cunéiforme, totalement illisible pour les Grecs. Faute de sources



directes, Hérodote s'appuya sur des témoignages oraux, des ouï-dire, dont beaucoup venaient de mercenaires grecs, d'exilés ou de voyageurs dont les perspectives étaient partiales et souvent hostiles. Il comblait les lacunes par des rumeurs, des anecdotes et des motifs narratifs hérités de l'épopée grecque. Le résultat : une Perse filtrée à travers une lentille grecque, de l'imagination plutôt que de l'observation empirique.

Pourtant, Hérodote n'était pas un simple propagandiste. Il loue parfois les coutumes perses, en particulier leur sincérité, leurs tendances méritocratiques et leur éducation disciplinée des enfants. Ces moments d'admiration révèlent qu'il était capable de nuances. Mais elles sont éclipsées par la structure narrative globale fondée sur une polarité Est-Ouest, qui deviendra plus tard l'épine dorsale de la pensée « orientaliste » occidentale. En ce sens, Hérodote ne se contenta pas de déformer la Perse : il a contribué à créer un modèle pour les méconnaître.



Meliha Serbes

MODE

« L'évaluation Michelin est totalement objective, mais l'expérience gastronomique reste profondément émotionnelle. Car manger n'est pas seulement une question de technique, c'est aussi une question de ressenti. »

C'est avec cette phrase, restée gravée dans mon esprit, que j'ai évoqué toute l'histoire et les mystères des étoiles Michelin avec un ancien inspecteur Michelin, lors d'une soirée organisée au Consulat général de Belgique à Istanbul, sous l'égide du Consul général Tim Van Anderlecht.

Au cours de la soirée, les étudiants du programme Le Cordon Bleu Istanbul et de l'Université Özyeğin, accompagnés de leurs chefs, ont préparé un menu dégustation qui fut servi par les étudiants eux-mêmes. Le service était à la hauteur d'une telle réception : des créations salées et sucrées préparées avec un soin remarquable, dont un « Bœuf américain » qui restera particulièrement gravé dans ma mémoire...



« En tant que diplomate, je pense que la meilleure manière de rapprocher deux pays passe par la gastronomie. Quel que soit notre parcours, la nourriture est l'un des éléments qui rassemblent les êtres humains. Les meilleures relations se construisent souvent autour d'une table, et la Turquie comme la Belgique prennent cela très au sérieux », déclara le Consul général Tim Van Anderlecht dans son discours d'ouverture.

Il présenta ainsi Werner Loens, directeur du Guide Michelin pendant trente-sept ans. Au cours de sa carrière, Werner Loens a parcouru le monde à la découverte des meilleures tables. Deux restaurants par jour, plus de 20 000 rapports rédigés et près de 8 500 repas dégustés dans plus de vingt pays : il a réuni cette expérience exceptionnelle dans son ouvrage *Anoniem aan tafel*. Nous avons évoqué avec lui, dans les moindres détails, tout ce qui entoure les étoiles Michelin. Je tiens d'ailleurs à le remercier ici, car il constitue la principale source de cet article.

Chaque fois que je voyais un restaurant étoilé Michelin, une question me traversait l'esprit : qui attribue réellement ces étoiles ? Derrière ce système entouré de nombreuses légendes urbaines se cache une réalité méconnue et fascinante. Je me suis aussi parfois demandé ce que cela pouvait représenter de devenir inspecteur Michelin, de parcourir le monde de restaurant en restaurant et goûter les meilleures cuisines de la planète...

Soirée étoilée au Palais de Belgique

À première vue, ce serait une profession idéale : accomplir une tâche essentielle, bien rémunérée pour cela et ne pas avoir à payer ses repas... Une réflexion finalement assez superficielle. Ce que j'imaginai comme un agréable passe-temps est en réalité un métier qui exige une discipline rigoureuse et une implication totale. Les explications de Werner Loens m'ont permis d'en mesurer toute la complexité. Lorsque les frères André et Édouard Michelin lancèrent leur activité de fabrication de pneumatiques en 1900, ils entreprirent sans doute l'un des projets les plus visionnaires de leur époque.

L'aventure du Guide Michelin débuta avec un petit carnet rouge destiné à accompagner les automobilistes. On y trouvait des itinéraires détaillés, des stations-service, des lieux de restauration et de repos. Il faut rappeler qu'au début du XX^e siècle, la France ne comptait qu'environ 3 000 automobiles et que les premières autoroutes modernes n'apparurent qu'à partir des années 1950. Les frères Michelin s'adressaient donc à une clientèle extrêmement limitée et privilégiée, dans une démarche résolument avant-gardiste. Un marché de niche.

Les itinéraires Michelin étaient préparés avec une précision remarquable : distance à parcourir, indications de direction, profil de la route, sites pittoresques, curiosités, points d'intérêt, informations historiques et même accidents signalés figuraient dans les guides.

Face à l'ampleur croissante de ces informations, Michelin décida en 1926 d'introduire un système de distinction pour les restaurants remarquables. Une seule étoile existait alors. Cinq ans plus tard, la classification à une, deux et trois étoiles fut instaurée, avant que les critères officiels ne soient rendus publics en 1936.

Au fil des décennies, le Guide Michelin gagna la confiance des voyageurs et s'imposa comme une référence mondiale. Mais au début des années 2000, l'essor du numérique, du GPS et des nouvelles technologies remit en question l'utilité des guides routiers traditionnels. Michelin envisagea même de mettre fin à cette activité devenue coûteuse.

Avant de prendre une telle décision, l'entreprise consulta plusieurs cabinets spécialisés et leur posa une question simple : « Que pouvons-nous faire du Guide Michelin ? »

La réponse fut unanime : « Vous seriez fous de l'abandonner. Vous possédez plus de cent ans de données et une marque connue dans le monde entier. Les étoiles Michelin sont universelle-



ment reconnues, mais vous êtes encore principalement présents en Europe. Il faut miser sur l'internationalisation et la digitalisation. »

Michelin suivit ce conseil et entreprit une expansion mondiale.

En 2017, les étoiles Michelin étaient déjà présentes dans de nombreuses régions du monde. Selon Werner Loens, l'objectif est désormais d'ajouter chaque année six à huit nouvelles destinations. Après Sydney, la Nouvelle-Zélande, l'Indonésie et les Philippines figurent parmi les prochaines étapes.

La crédibilité du Guide Michelin repose sur un principe essentiel : les évaluations sont exclusivement réalisées par des inspecteurs Michelin salariés, anonymes et à temps plein. Chaque inspecteur effectue environ 250 visites de restaurants par an et rédige un rapport détaillé après chaque expérience.

L'attribution d'une étoile ne dépend jamais d'une seule personne. Un même établissement est visité à plusieurs reprises, parfois pendant plusieurs années, par différents inspecteurs. Les restaurants ne paient jamais pour être évalués et les inspecteurs règlent toujours l'intégralité de leurs additions.

La méthode Michelin est identique dans le monde entier. Les évaluations reposent sur cinq critères fondamentaux : la qualité des produits, la maîtrise technique, l'harmonie des saveurs, la personnalité du chef et la régularité.

Une étoile distingue une très bonne cuisine. Deux étoiles récompensent une cuisine raffinée et techniquement remarquable. Trois étoiles représentent l'excellence absolue, lorsque la cuisine devient un véritable art. Aujourd'hui, seuls 156 restaurants dans le monde possèdent trois étoiles Michelin.

Le Guide accorde également une grande importance à la distinction Bib Gourmand, qui récompense les établissements offrant un excellent rapport qualité-prix.

Depuis 2020, Michelin évalue également les hôtels grâce au système des « Clés Michelin ». En 2025, une nouvelle catégorie dédiée aux domaines viticoles a vu le jour sous le nom de « Michelin Grapes ».

Pour Werner Loens, obtenir une étoile Michelin est difficile, mais la conserver l'est tout autant. Le retrait d'une étoile reste rare et constitue généralement le signe que le critère essentiel de régularité n'est plus respecté.



La vie d'un inspecteur exige une concentration permanente. Les repas sont le plus souvent pris seul afin de pouvoir se concentrer pleinement sur l'assiette et l'expérience gastronomique.

La Turquie a reçu sa première étoile Michelin en 2022. Aujourd'hui, la sélection Michelin Turquie compte 171 restaurants : deux établissements deux étoiles, quinze restaurants une étoile, treize restaurants distingués par une Étoile Verte et trente-neuf Bib Gourmand. Par ailleurs, 115 restaurants figurent dans la sélection recommandée du Guide Michelin.

L'application Michelin rassemble aujourd'hui plus de 19 500 restaurants et plus de 9 000 hôtels à travers le monde, constituant l'une des plus importantes bases de données gastronomiques internationales.

YERİNDE DURMA

deep energy drink

1L

500ML

250ML

Uludağ İçecek Türk A.Ş. tescilli markasıdır.

Çağlayan Çetin : le parcours d'un musicien passionné

(Suite de la page 1)

Le choix du violoncelle relève presque du hasard. Alors qu'il découvre l'instrument dans les couloirs du conservatoire, fasciné par son timbre et sa présence, son futur professeur lui propose simplement : « Aimerais-tu jouer du violoncelle ? » La réponse est immédiate. Une relation profonde naît alors entre le jeune musicien et son instrument.



Au fil des années, cette relation se transforme en véritable passion. Le violoncelle devient son premier objet personnel, celui dont il prend seul la responsabilité, qu'il entretient avec un soin presque affectueux. Cette proximité forge un rapport intime à la musique, fait de discipline mais aussi d'émotion et d'émerveillement.

Après plusieurs années passées à Edirne, il suit son professeur à Istanbul afin de poursuivre ses études. Cette fidélité témoigne de l'importance de Reşit Erzin dans sa construction artistique et humaine. Bien plus qu'un enseignant, celui-ci lui transmet une curiosité intellectuelle et une ouverture sur le monde qui dépasseront largement le cadre de la musique.

Comme de nombreux jeunes artistes, il connaît également des périodes de doute, notamment à la sortie du conservatoire. Malgré d'excellents résultats académiques, la réalité du métier se révèle parfois éloignée des attentes. Mais sa passion pour la musique demeure intacte et le conduit progressivement vers une carrière riche et diversifiée.

Depuis 2008, il fait partie des membres fondateurs d'Orchestra'Sion dirigé par Orçun Orçunsel, son camarade de promotion. Dix-huit ans plus tard, ils sont les deux seuls musiciens encore présents depuis la création de l'ensemble. « J'y retrouve un public fidèle, connaisseur et passionné, avec lequel j'entretiens une véritable complicité artistique », précise-t-il. Cette fidélité illustre son attachement aux projets construits dans la durée et à la dimension collective de la pratique musicale.

Parallèlement à son activité orchestrale, il mène une carrière de chambriste et de soliste. Son lien privilégié avec la scène du Centre culturel Süreyya Operası occupe une place particulière dans son parcours. Au cœur de sa démarche musicale se trouve la recherche de l'authenticité. Refusant toute interprétation purement mécanique ou démonstrative, il aspire à développer une voix personnelle. Selon lui, chaque œuvre possède une atmosphère, une époque, une couleur et un langage propres qu'il appartient à l'interprète de faire revivre. Son objectif n'est pas seulement d'exécuter la partition avec précision, mais d'y apporter un regard singulier et profondément humain.

Lorsqu'il prépare une œuvre, il s'attache d'abord à en comprendre l'histoire, le

contexte et l'univers sonore. Cette immersion lui permet ensuite de construire une interprétation cohérente et personnelle, fruit d'un long travail en amont. Pour lui, la spontanéité sur scène n'est possible qu'au prix d'une préparation minutieuse. Sensible aussi bien aux joies du jeu en orchestre qu'à l'exposition du soliste, il refuse d'opposer ces deux dimensions. L'orchestre lui offre la puissance du collectif et le bonheur de partager la musique avec ses collègues ; la musique de chambre et les prestations en soliste lui permettent d'exprimer plus directement sa personnalité artistique.

Bosphorus Trio

Créé en 2016 par trois jeunes et talentueux musiciens, l'ensemble Bosphorus Trio s'est donné pour mission de faire rayonner le répertoire pour violon, violoncelle et piano tout en mettant particulièrement à l'honneur les compositeurs turcs. Reconnu pour l'intensité de ses interprétations et son engagement artistique, le Bosphorus Trio se produit régulièrement dans les salles et festivals les plus prestigieux de Turquie et à l'international. Parmi les moments marquants de son parcours figure notamment sa participation, en 2023, à la 14^e édition du Festival Silver Lyre de Saint-Petersbourg. À cette occasion, l'ensemble a donné un concert particulièrement remarqué en proposant, aux côtés de chefs-d'œuvre de Beethoven et Mendelssohn, des œuvres de compositeurs turcs tels que Ferit Tüzün et Fazıl Say, contribuant ainsi à faire connaître la richesse de la création musicale turque auprès du public international.

Le parcours de Çağlayan Çetin révèle le portrait d'un musicien fidèle à son instrument, reconnaissant envers son maître et attentif à son public. Un artiste pour qui la transmission, le partage et la liberté de création sont au cœur de l'engagement musical.



Le trio s'est également illustré par la redécouverte et la promotion d'œuvres méconnues du patrimoine musical turc. Il a notamment assuré la création stambouliote du *Trio avec piano* de Ferit Tüzün, retrouvé soixante-huit ans après sa composition. Cette démarche de valorisation du répertoire national constitue aujourd'hui l'une des signatures artistiques de l'ensemble.

Lauréat du Prix de l'Interprétation de l'Année 2022-2023 décerné par l'Union des Compositeurs, Chefs d'Orchestre et Musicologues de Turquie (BESOM), le Bosphorus Trio poursuit aujourd'hui son parcours avec la même ambition : porter la musique turque au-delà des frontières tout en offrant un regard renouvelé sur les grandes œuvres du répertoire international.

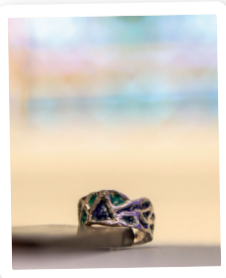
* Dr Mireille Sadège

40 lumières pour 140 ans du Lycée Saint-Michel d'Istanbul

Du 12 au 19 juin 2026, le Lycée français Saint-Michel d'Istanbul a fêté ses 140 ans avec une exposition de joaillerie intitulée « XL × CXL – Quarante Lumières » réalisée par une ancienne élève, Senem Ünal, créatrice de bijoux. 40 pièces ont été réalisées pour l'occasion, toutes avec pour inspiration ses souvenirs des années passées dans son lycée.

Un riche héritage

Le Lycée Saint-Michel, qui accueillait seulement 25 élèves l'année de sa création en 1886, s'est développé au point d'en accueillir 500 de nos jours, marquant chacun de ses élèves. Tel a été le cas pour la créatrice et curatrice de l'exposition, Senem Ünal. Diplômée en 2008, elle affirme avoir gardé de bons souvenirs de son expérience scolaire notamment grâce à l'attention particulière donnée aux élèves par le corps enseignant. Impliquée comme de nombreux autres élèves dans le réseau alumni du Lycée, elle a ainsi eu l'idée de réaliser cette exposition pour célébrer son histoire, très fière de faire partie de son vaste héritage.



Un « retour à l'école » pour la créatrice

Pour faire honneur au Lycée, elle tire son inspiration dans ses souvenirs personnels ainsi que dans l'architecture et le décor du bâtiment qu'elle réinterprète et décline en joaillerie. La salle Jeanne d'Arc où est actuellement exposée cette collection était auparavant la bibliothèque, durant sa scolarité. Senem Ünal a passé de nombreuses heures dans cette salle, et certains aspects iconographiques sont restés ancrés dans son esprit, se concrétisant aujourd'hui en cette collection. Cette salle inspire sa création à travers ses dalles de ciment qu'elle reproduit en un pendentif, ses vitraux colorés, et autres détails complexes de sa structure tel que le dôme au plafond. Elle utilise aussi des souvenirs plus personnels comme la retenue, les billes ou

les motifs des jupes d'uniformes que les élèves du lycée portaient à son époque, qu'elle reproduit grâce au cuir en pièce de bijoux.

La créatrice utilise aussi cette opportunité pour développer ses propres compétences et découvrir de nouvelles techniques telles que le travail du verre à la flamme ou l'émaillage, se mettant au défi d'apprendre à travers ces réalisations dans l'esprit d'un « retour à l'école » pluridisciplinaire. Une des pièces, réalisée



pendant l'exposition elle-même, ne sera achevée qu'à la fin de celle-ci.

Ancienne élève et créatrice de bijoux

Ingénieure industrielle de formation, Senem Ünal est créatrice de bijoux contemporains pour sa propre marque Senem Ünal Jewellery. Elle a débuté sa carrière en Turquie en remportant le deuxième prix dans la catégorie Professionnels Or du 10^e Concours de Design de Joaillerie JTR. Dans la foulée, elle part étudier à l'École d'art et design Central Saint Martins située à Londres. Elle est aussi enseignante en conception et fabrication de bijoux à la Faculté d'architecture de l'Université Bilgi d'Istanbul. Elle aime s'impliquer dans la création de ses pièces, du dessin jusqu'à la production finale, faisant de chaque pièce une création unique et artisanale.

* Fériel Bouamama
Photos : Alizée Grau Şahin

Une belle collaboration, une longue amitié, un engagement commun

Aujourd'hui la Turquie, média engagé fondé sur les relations franco-turques, la francophonie, la culture et aussi la responsabilité environnementale, célèbre la parution de son 250^e numéro.

À cette occasion et en tant que PDG honoraire d'Uludağ İçecek, je suis heureux de féliciter tous les acteurs de ce journal, et de participer à cette célébration en évoquant notre collaboration et les valeurs qui nous sont communes.

Car *Aujourd'hui la Turquie* et Uludağ İçecek, c'est une longue histoire ! C'est vingt ans de collaboration, d'amitié, de partage et d'engagement commun, articulés sur l'amitié franco-turque et la conscience environnementale. La collaboration d'Uludağ İçecek avec *Aujourd'hui la Turquie* a débuté quasi à la création du journal, et se poursuit de manière continue depuis 2006.



Coopération franco-turque, francophonie et engagement environnemental

La Turquie et la France entretiennent des relations solides et durables depuis plus de cinq siècles, construits et consolidés au fil du temps grâce à des institutions de premier plan et à des personnalités marquantes. *Aujourd'hui la Turquie*, mensuel francophone fondé en 2005, joue un rôle essentiel dans cette dynamique en contribuant activement au rapprochement entre les deux pays.

Établies à l'époque de l'Empire ottoman, ces relations se sont progressivement intensifiées, notamment avec la reconnaissance par la France du gouvernement d'Atatürk en 1921. Depuis lors, les échanges franco-turcs couvrent de nombreux domaines - militaires, politiques et commerciaux - mais également sociaux et culturels. Des institutions éducatives emblématiques, telles que le lycée de Galatasaray, ainsi que des programmes d'échanges comme Erasmus, illustrent la vitalité et la continuité de cette coopération. La présence de communautés turques importantes en France, tout comme celle de ressortissants français en Turquie, témoigne de la profondeur de ces liens historiques.

Dans ce cadre, notre ville de Bursa est devenue un pôle franco-turc en Turquie. Ville industrielle majeure, proche d'Istanbul, bon nombre d'industries étrangères y sont implantées, dont plusieurs entreprises françaises importantes : Renault bien sûr, sans oublier Carrefour, Accor, Total Energies, L'Oréal... Et l'Association culturelle Turquie/France de Bursa a

été créée en 1976 afin de promouvoir la langue et la culture françaises et d'entretenir les liens d'amitié entre ces deux pays.

C'est donc à Bursa que chaque automne est organisé un événement qui rassemble la communauté francophone et est consacré à la protection de l'environnement : un pique-nique organisé au pied du mont Uludağ, sur le site de la source de notre eau minérale Uludağ. Ce pique-nique, organisé par l'Alliance Française, est pour nous et tous les participants un moment chaleureux et convivial qui nous permet de nous rassembler pour partager nos valeurs communes... *Aujourd'hui la Turquie* participe chaque année à cet événement entièrement sponsorisé par Uludağ İçecek. Les revenus sont intégralement reversés à l'Alliance Française.

Ainsi, forts d'une expérience à la fois personnelle et professionnelle de ces échanges, nous sommes heureux de contribuer activement au renforcement des relations franco-turques. À ce titre, nous saluons le travail remarquable mené par *Aujourd'hui la Turquie*, qui œuvre de manière constante à promouvoir la francophonie et renforcer les liens d'amitié et de coopération entre la France et la Turquie.

Une conscience écologique commune

Plus particulièrement, *Aujourd'hui la Turquie* et Uludağ İçecek partagent un engagement commun : l'engagement environnemental.

En fait, je suis le représentant de la 3^e génération de notre entreprise familiale Uludağ İçecek. Diplômé du lycée Saint-Joseph d'Istanbul et amoureux de la langue française, j'ai ensuite étudié en France, à l'IUT Nancy section agro-alimentaire. En 1971, j'ai effectué mon stage à Vittel. De retour en 1975 pour travailler dans l'entreprise familiale, j'ai convaincu mon père de créer à Bursa un laboratoire de microbiologie, le tout premier dans l'industrie turque des boissons.

De cette époque date mon total et rigoureux engagement envers les valeurs françaises et normes européennes en matière agro-alimentaire - et aujourd'hui, plus particulièrement, en matière environnementale. J'aimerais donc évoquer pour vous nos préoccupations de toujours et nos perspectives actuelles.

Chez Uludağ, nous jouons la carte de la qualité et de la fidélité. Nous maintenons notre système de contrôle de qualité à la pointe de la technologie. En 1975, nous disposions déjà du premier laboratoire de microbiologie. Nos contrôles sont effectués plusieurs fois par heure. Notre centre de recherche et de développement est le premier centre du pays accrédité par le ministère de l'Industrie dans le secteur des boissons, eaux minérales et eaux plates. Ajoutons que depuis 2014, nous vendons des produits 100 % sans conservateurs.

Nous travaillons à présent sur un problème crucial qui se pose en Turquie de-



puis quelques années : celui des déchets d'emballages. Et plus particulièrement, pour ce qui nous concerne, sur la collecte séparée à la source.

Les déchets d'emballages en Turquie : importance de la collecte séparée à la source

La réglementation relative à la gestion et à la valorisation des déchets d'emballages en Turquie a débuté en 1991 avec l'adoption du *Règlement sur le contrôle des déchets solides*. Elle s'est poursuivie en 2005 avec l'entrée en vigueur du *Règlement sur le contrôle des emballages et des déchets d'emballages*, élaboré dans le cadre du processus d'harmonisation avec l'UE et de l'adaptation de la Directive 94/62/CE. En 2019, une modification apportée à la Loi sur l'environnement a profondément transformé le mécanisme de financement du secteur : le système fondé sur la responsabilité élargie du producteur a été remplacé par la contribution de participation à la valorisation (GEKAP), tout en rendant obligatoire la mise en place d'un système de consigne pour les emballages de boissons.

Selon les statistiques publiées en 2023 par le Ministère turc de l'Environnement, les emballages mis sur le marché se répartissent comme suit : 30 % de papier/carton, 18 % de bois, 20 % de verre, 26 % de plastique, 4 % de métal et 2 % d'emballages composites. Étant donné que le système de consigne obligatoire sera appliqué dans un périmètre limité et uniquement aux emballages de boissons, il est prévisible que sa représentativité ne dépasse pas 25 % de l'ensemble des emballages. Ainsi, même dans l'hypothèse d'un taux d'efficacité de 100 % du système de consigne, près de 75 % des déchets d'emballages resteraient à gérer par d'autres mécanismes. Dans ce contexte, la collecte propre des déchets à



leur point de production - autrement dit la *collecte séparée à la source* - revêt une importance stratégique majeure.

Tant l'approche fondée sur la responsabilité élargie du producteur, consacrée par la Directive (UE) 2025/40 relative aux emballages et aux déchets d'emballages entrée en vigueur en 2025, que l'expérience appliquée en Turquie avant 2020 démontrent que, dans le cadre des principes de l'économie circulaire, le levier le plus efficace repose sur la séparation des déchets recyclables par les consommateurs et leur collecte distincte par les municipalités, avec le soutien des entreprises industrielles concernées. En l'absence d'un système robuste permettant une gestion saine de la majorité des déchets recyclables, une consigne appliquée uniquement à des flux de déchets à forte valeur économique mais à représentativité limitée risque non seulement de réduire l'efficacité globale de ce dispositif, particulièrement coûteux, mais également de déprécier les déchets exclus de son périmètre, entraînant une hausse des coûts de collecte et de tri.

Dans cette perspective, il nous paraît aujourd'hui essentiel de mettre en place en Turquie un système durable et performant de valorisation des déchets d'emballages basé sur des pratiques de collecte séparée à la source, fondées sur le principe de la responsabilité élargie du producteur.

Aujourd'hui la Turquie : une approche écologique globale

Aujourd'hui la Turquie, que nous fêtons aujourd'hui, a toujours su développer une approche écologique globale et cohérente. C'est en tout point remarquable. De la sélection du papier utilisé pour l'impression à l'orientation éditoriale des contenus publiés, les enjeux environnementaux sont intégrés à chaque étape du processus. Le choix des thématiques abordées, tout comme la nature des institutions partenaires, s'inscrit dans une logique de durabilité.

Nous sommes donc vraiment très fiers de partager les mêmes valeurs depuis autant d'années.

Longue vie et plein succès à *Aujourd'hui la Turquie*, et vive l'amitié franco-turque !

* Mehmet H. Erbak
Uludağ İçecek

Président d'honneur du conseil d'administration



Ali Türek

Mystère

Depuis longtemps, l'été garde pour moi la couleur des romans policiers. Y a-t-il dans ces longues journées de lumière quelque chose qui appelle les énigmes et les mystères ? Je ne sais pas mais en tout cas, je n'ai jamais trouvé de meilleur compagnon qu'un bon roman policier sous le ciel d'été. C'est devenu plus qu'une habitude. Mais, au fil des années, une question a fini par s'imposer : pourquoi lisons-nous des romans policiers ? Aucun mystère, après tout. Nous savons presque toujours comment ils se terminent. Les fils dispersés finissent par se rejoindre et les indices par se clarifier. Le désordre retrouve une certaine logique et l'angoisse se disperse. À la fin, l'assassin est toujours découvert. Et pourtant, nous continuons à lire et à relire des romans policiers et revenons parfois vers les mêmes signatures.

C'est un mystère. Ou peut-être pas... Car au-delà des crimes et des assassins, des enquêtes et des enquêteurs, les romans policiers nous parlent de tout autre chose... Ils nous parlent de ce qui est profondément humain. Des hommes et des femmes, de leurs passions et pulsions, de leurs failles et faiblesses, de leurs forces et leurs secrets... Tout y passe, « rien de ce qui est humain ne lui est étranger », en somme.

Mais il existe encore autre chose. Nous lisons et relisons des romans policiers parce que nous voulons, au fond, moins trouver des réponses que continuer à nous poser des questions cruciales. Chaque roman policier commence effectivement par une question simple : qui est l'auteur du crime ? Mais seuls les meilleurs, eux, en font naître beaucoup d'autres. Que s'est-il réellement passé ? Pourquoi agit-il ainsi, ce personnage ? Qui ment et qui dit la vérité ? Et surtout :

que sommes-nous en train de rater ?

En bon lecteur accroché à nos pages, nous avançons ainsi d'une question à l'autre. Tout ne devient qu'une sublime succession d'énigmes. Envahis par des hypothèses,

nous avançons, nous nous trompons, puis nous revenons en arrière pour refaire le trajet sur les pas de notre enquêteur. Nous continuons à chercher la vérité qui, finalement, importe moins que le chemin tordu et noir qui y conduit. Nous découvrons avec stupéfaction ou déception l'identité du coupable ainsi que le pourquoi et le comment noirs de ses actes. Peut-être est-ce pour cela que le roman policier réussit à ne pas nous quitter depuis si longtemps.



Dans ce monde sordide, nous trouvons finalement quelque chose de réconfortant dans ces romans. Non parce qu'ils nous donnent l'identité du coupable, mais parce qu'ils nous offrent une chose plus précieuse encore : la conviction que tout ce qui est humain peut, un jour, nous devenir moins étranger. Enfin... En ce début d'été, une question nous taraude : pourquoi n'écrivions-nous pas, chacune et chacun, notre propre roman policier ?



Dr. Gözde Kurt Yılmaz

Maitre de conférence à Beykent Üniversitesi

L'Otan StratCom Dialogue 2026 et les nouveaux fronts de la communication stratégique

Les 3 et 4 juin 2026, la conférence NATO StratCom Dialogue 2026, organisée à Riga, a constitué un important lieu de rencontre pour les universitaires, chercheurs, journalistes, experts militaires et décideurs politiques travaillant dans le domaine de la communication stratégique, mais aussi pour tous ceux qui cherchent à comprendre le monde d'aujourd'hui et de demain.

L'un des aspects les plus remarquables de cette rencontre fut la manière dont l'OTAN se présente non seulement en tant qu'organisation militaire, mais également en tant qu'acteur évoluant dans les domaines de l'information et de la communication.

Pour saisir l'atmosphère de la conférence, il suffisait d'observer le profil des participants. Parmi les intervenants comme parmi les auditeurs figuraient de nombreux Ukrainiens. Alors que la guerre entre la Russie et l'Ukraine approche de sa troisième année, ses conséquences ne se limitent plus aux lignes de front. Dans les pays baltes, les répercussions psychologiques et sociales du conflit font désormais partie du quotidien. Ainsi, le 2 juin, dans le cadre d'exercices militaires et de mesures de sécurité aérienne, des alertes d'urgence ont été envoyées sur les téléphones portables des citoyens lettons. Ce type de pratique montre à quel point la guerre en

Ukraine a transformé les perceptions de la sécurité, même à plusieurs centaines de kilomètres du front. En Lituanie, les drapeaux ukrainiens et les messages de soutien à l'Ukraine sont omniprésents dans les rues, les bâtiments publics, les transports en commun et de nombreux espaces publics. Les messages critiques à l'égard du président russe Vladimir Poutine bénéficient également d'une forte visibilité. Cette réalité rappelle que la guerre n'est pas seulement un affrontement militaire, elle est aussi une lutte pour le sens et pour les perceptions.

Une part importante des discussions à Riga portait sur le rôle de la communication dans les conflits contemporains. Le concept d'« opérations informationnelles offensives » est revenu de manière récurrente tout au long de la conférence. Il désigne les activités menées par des acteurs rivaux afin d'influencer l'environnement informationnel. Un autre concept majeur fut celui de la « guerre cognitive ». De plus en plus présent dans la littérature académique et les milieux de la sécurité, ce concept place l'esprit humain au cœur du champ de bataille. Grâce aux réseaux sociaux, aux algorithmes, aux systèmes d'intelligence artificielle et aux infrastructures numériques, l'information peut désormais atteindre des millions de personnes en quelques secondes. Le problème ne réside pas uniquement dans la désinformation : les questions de visibilité des contenus, de domination des récits et de perception de la réalité deviennent tout aussi déterminantes.

L'une des interrogations les plus stimulantes soulevées lors de la conférence concernait l'avenir : quel sera l'impact de

l'information en 2031 ?

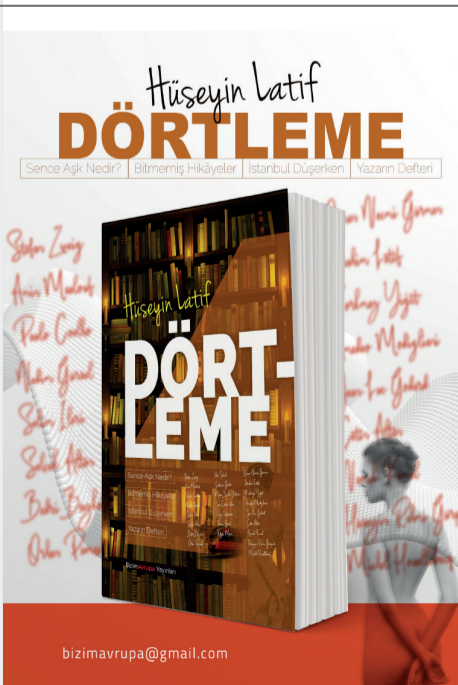
Les réponses apportées étaient loin d'être optimistes, sans pour autant être totalement pessimistes. Une conclusion semblait néanmoins s'imposer : l'émergence de nouvelles formes d'opérations et de nouveaux processus de communication paraît inévitable. Les systèmes alimentés par l'IA, les analyses de données avancées et les technologies d'automatisation rendront l'environnement informationnel beaucoup plus complexe qu'aujourd'hui. La place qui sera accordée au « facteur humain » dans ces nouvelles technologies demeure d'ailleurs l'un des sujets les plus débattus.

Dans ce contexte, les différences entre démocraties et régimes autoritaires pourraient devenir encore plus visibles. Dans les systèmes démocratiques, le droit, les principes éthiques et les normes sociales imposent certaines limites et constituent des garanties essentielles en matière de responsabilité et de légitimité. Dans les régimes autoritaires, la situation est différente. Lorsque les mécanismes de contrôle juridique et institutionnel sont faibles, les frontières des opérations informationnelles deviennent plus floues. La communication stratégique peut alors servir non seulement à convaincre, mais aussi à manipuler, polariser ou fragiliser la résilience de certaines sociétés. C'est précisément à ce stade qu'apparaît l'un des enjeux majeurs de demain : la diplomatie synthétique et les publics synthétiques.



Aujourd'hui, les systèmes fondés sur l'IA sont capables de modéliser les comportements humains, de prédire les préférences individuelles et de simuler les réactions de groupes sociaux spécifiques. Les grandes entreprises technologiques peuvent utiliser ces modèles de données pour mieux comprendre leurs publics cibles. Mais les opportunités ne sont qu'une partie de l'équation. Tout système crée ses propres vulnérabilités. La véritable question est de savoir comment ces technologies pourraient être utilisées par des acteurs malveillants ou autonomes.

Les débats de Riga montrent que les enjeux de sécurité du futur ne pourront plus être analysés uniquement à travers les chars, les avions ou les missiles. L'information et la perception deviennent désormais des ressources stratégiques au moins aussi importantes que la puissance physique. En quittant Riga, une question continuait de m'accompagner : où se dérouleront les guerres du futur ? La réponse ne se trouve plus seulement sur les lignes de front. Elle se joue désormais sur les écrans, les plateformes numériques, dans les centres de données et, surtout, dans l'esprit des individus.





Gisèle Durero-Köseoğlu

Mes trois romans *Lasçaris le Sang de Byzance* (2024), *La Sultane Mahpéri Hatun* (2025) et *La Sultane Géorgienne* (2026, Éditions Ovadia), sous-titrés « La Trilogie du XIIIe siècle », constituent une saga historique qui commence chez les Byzantins puis se poursuit chez les Seldjoukides d'Anatolie. Les deux derniers volets, consacrés aux sultanes, présentent des souveraines si renommées que les chroniqueurs du Moyen Âge ont relaté leur histoire : la sultane Mahpéri, épouse du sultan Alaattin Keykubad et la sultane Géorgienne, mariée à leur fils Giyaseddin Keyhusrev.

Que racontent ces deux livres ? Après huit ans de captivité, Alaattin Keykubad est proclamé sultan des Seldjoukides d'Asie Mineure et épouse la sultane Mahpéri Hatun. Esseulée par les longues absences de son époux parti en guerre, l'indomptable Mahpéri entame un combat implacable pour préserver l'avenir de son fils unique, menacé par la naissance des enfants de sa rivale. Et une lutte sans merci contre le redoutable vizir Kopek, qui tente de la circonvenir. Lorsque le jeune sultan épouse la sultane Géorgienne, un calme précaire semble s'installer. Mais de terribles périls surgissent et précipitent l'empire dans le chaos : la rébellion d'un cheik se prétendant prophète, l'impitoyable invasion mongole, l'enlèvement des sultanes...

Quelles recherches ont demandé ces livres ? Je peux sans hésiter qualifier ce travail de « colossal », car il s'est étendu sur plusieurs années. J'ai, en effet, principalement exploité des sources turques, qu'il m'a d'abord fallu traduire en français. Cette étape s'est révélée particulièrement exigeante, certains ouvrages historiques du début du XX^e siècle utilisant encore du vocabulaire ottoman. Par ailleurs, pour ancrer la fiction dans une réalité historique aussi fidèle que possible, j'ai étudié l'architecture des palais et des caravansérails, la vie quotidienne, les coutumes, les vêtements, l'alimentation de l'époque. Enfin, je me suis rendue sur chacun des sites où se déroule l'intrigue pour en capter l'atmosphère. Pour ne citer qu'un exemple, aux ruines du palais de Kubad Abad, j'ai découvert que les eaux du lac de Beyşehir viendraient du rose au mauve en soirée et que les rives embaumaient le genévrier. Que représentent ces deux souveraines ? Elles symbolisent toutes les femmes qui furent les jouets de l'Histoire. J'ai beaucoup de tendresse pour elles et ce sont mes personnages préférés des deux romans, car elles luttent pour survivre et protéger leurs enfants. Au départ, ce sont des jeunes filles ordinaires mais les circonstances les endurent peu à peu et les poussent à commettre des actes qu'elles

Ma Trilogie du XIIIe siècle ou « l'œuvre de ma vie »

Pour quelles raisons me suis-je intéressée à ces sultanes ? Mon intérêt pour les Seldjoukides est né de ma découverte du poète et philosophe Mevlânâ, dit « Rûmî », fondateur de l'ordre des Derviches tourneurs, arrivé en Turquie sous le règne d'Alaattin Keykubad. Puis, les fascinantes figures de Mahpéri Hatun et de la sultane Géorgienne se sont peu à peu imposées à moi, alors que mon projet initial était plutôt d'écrire sur le sultan. Quel était mon but en racontant leur histoire ? J'ai voulu mettre en lumière l'importance de cette période du Moyen-Âge turc. Les romans historiques consacrés à la Turquie se situent généralement à l'époque ottomane et, lorsque j'ai entrepris ce travail, il n'existait, je crois, aucun roman consacré aux Seldjoukides. Mon ambition était de faire revivre ce monde fascinant. C'est pourquoi j'ai tenté de bâtir une épopée seldjoukide, nommée « Dynasties de Turquie médiévale », afin de montrer la grandeur de cette civilisation, notamment sa remarquable tolérance religieuse, imprégnée de la philosophie de Mevlânâ.

Quelles recherches ont demandé ces livres ? Je peux sans hésiter qualifier ce travail de « colossal », car il s'est étendu



sur plusieurs années. J'ai, en effet, principalement exploité des sources turques, qu'il m'a d'abord fallu traduire en français. Cette étape s'est révélée particulièrement exigeante, certains ouvrages historiques du début du XX^e siècle utilisant encore du vocabulaire ottoman. Par ailleurs, pour ancrer la fiction dans une réalité historique aussi fidèle que possible, j'ai étudié l'architecture des palais et des caravansérails, la vie quotidienne, les coutumes, les vêtements, l'alimentation de l'époque. Enfin, je me suis rendue sur chacun des sites où se déroule l'intrigue pour en capter l'atmosphère. Pour ne citer qu'un exemple, aux ruines du palais de Kubad Abad, j'ai découvert que les eaux du lac de Beyşehir viendraient du rose au mauve en soirée et que les rives embaumaient le genévrier.

Que représentent ces deux souveraines ? Elles symbolisent toutes les femmes qui furent les jouets de l'Histoire. J'ai beaucoup de tendresse pour elles et ce sont mes personnages préférés des deux romans, car elles luttent pour survivre et protéger leurs enfants. Au départ, ce sont des jeunes filles ordinaires mais les circonstances les endurent peu à peu et les poussent à commettre des actes qu'elles



n'auraient jamais envisagés dans une autre vie. Car le rôle de sultane laisse peu de place aux bons sentiments. Au fil de leur existence, l'amour, la haine, la jalousie, l'ambition, les intrigues, le goût du pouvoir et les passions inassouvis les entraînent vers la violence et le crime. Elles n'en demeurent pas moins des figures tragiques : victimes de la fatalité autant que de leurs propres passions. Je les rattache à la même lignée qu'Antigone ou Électre.

Et l'importance de ces romans pour moi ? Même si j'ai écrit plusieurs autres livres, notamment « La Trilogie d'Istanbul » ou *Mes Istamboulines*, j'ai consacré quinze ans de ma vie aux trois tomes de « La Trilogie du XIIIe siècle » ; aussi, au regard des obstacles que j'ai dû surmonter, parfois proches du sacerdoce, puis-je affirmer sans hésiter qu'il s'agit de « l'œuvre de ma vie » !

Le hammam de Çemberlitaş, modèle de bains turcs traditionnels

Trésor du patrimoine d'Istanbul, le hammam de Çemberlitaş a su perpétuer la tradition des bains turcs en préservant son architecture séculaire ainsi que la qualité de ses services.

Un établissement historique de la culture ottomane

Situé en plein cœur du centre historique d'Istanbul, non loin du grand Bazar et de la Mosquée Bleue, le hammam de Çemberlitaş se distingue par ses dômes emblématiques de l'architecture ottomane. Nichée près de l'imposante colonne de Constantin, ce lieu historique turc est un véritable sanctuaire de détente, attirant des visiteurs du monde entier depuis le XVI^e siècle.

Cette institution thermale a été construite en 1584 par le célèbre architecte Mimar Sinan, sur ordre de l'influente Nurbanu Sultan, concubine favorite puis épouse du sultan Selim II. Ce hammam fut l'un des premiers inspirés de la culture des bains de la Rome antique. À cette période de l'Empire, la *Valide Sultan*, qui s'illustrait par sa beauté et par son intelligence hors pair, se servait des hammams comme instruments de prestige politique et de financement pour des fondations religieuses. Elle a également permis d'en faire des espaces de sociabilité et d'émancipation pour les femmes de la haute société. Ces bains sont restés pleinement intégrés dans la vie quo-

tidienne des istanbuliotes jusqu'au XIX^e siècle, car les logements privés ne disposaient pas d'eau courante.

Bien qu'il ait connu de nombreux aménagements depuis son ouverture, cet établissement de renom s'inscrit dans le respect des coutumes traditionnelles, dont il préserve l'essence tout en assurant la continuité. La spacieuse entrée commune s'ouvre sur un espace d'accueil chaleureux, présentant un intérieur organisé sur plusieurs niveaux avec des balustrades couvertes de pesthemals colorés suspendus. Toujours en accord avec la tradition de la séparation des femmes et des hommes, l'ouvrage mène vers deux espaces indépendants. L'arrangement des vestiaires en bois suggère une volonté de préserver une esthétique authentique tout en répondant au confort des visiteurs. Une fois la porte latérale franchie, on pénètre dans une somptueuse salle de bains, entièrement parée de marbre. Cette salle chaude dispose de plusieurs vasques et d'une large



plateforme chauffée, traditionnellement nommée *göbektaşı*. Sous la voûte historique, une constellation d'oculi diffuse une douce lumière naturelle. Cette architecture est tout aussi remarquable dans la salle de massage.

Une pratique intemporelle aux biens faits purifiants

Si les vertus du hammam sont aussi réputées, ce n'est pas dû au hasard. Durant une heure et demie, qui-conque souhaite simplement savourer un instant de détente s'offre une escapade hors du temps bercée par une atmosphère envoûtante. Cet espace a su garder son charme et ses pratiques d'antan. La brume de vapeur chaude qui inonde la salle pénètre les muscles et favorise la stimulation sanguine, éliminant ainsi plus facilement les impuretés et les peaux mortes. Du côté des femmes, après les avoir allongées sur le ventre sur la pierre chauffée, des praticiennes qualifiées, aussi appelées *tellaks*, procèdent à un soigneux rinçage du corps



à l'eau chaude. Leurs gestes délicats exécutent ensuite un massage revigorant, en nettoyant l'organisme à l'aide d'un savon aux senteurs parfumées et d'un *kese* traditionnel.

Après cette séance de bain authentique, un massage peut également être proposé aux clientes dans une autre pièce. Celle-ci, toute aussi ornée de vertueux puits de lumière, offre un cadre des plus envoûtants. Il suffit de se laisser transporter par cette expérience hors du commun qui purifie le corps autant que l'esprit. De la tête aux pieds, les masseuses appliquent une couche d'huile onctueuse, qui vient nourrir et hydrater la peau desséchée. Un léger masque est ensuite appliqué pour détendre la musculature et les tensions du visage. Lorsque cette bulle de douceur prend fin, une douche fraîche et des serviettes propres permettent aux visiteurs apaisés de repartir propre comme un sous neuf. Bien que ce soit désormais le tourisme international qui fasse vivre ce patrimoine traditionnel unique, la pratique purifiante des bains turcs fait perdurer un héritage culturel majeur au sein de ce monument historique.



Sirma Parman

Au fil des années, j'ai écrit plusieurs fois sur David Hockney, car il fait partie de mes artistes contemporains préférés. Apprendre sa disparition à l'âge de 88 ans m'a beaucoup attristée. Ce que j'admire particulièrement chez lui, c'était sa capacité à évoluer avec son temps. Il a été l'un des pionniers de l'art sur iPad et ces dernières années, il s'intéressait aussi à l'intelligence artificielle pour enrichir son travail. Je trouvais cela fascinant ! Il est resté curieux, audacieux et ouvert aux nouvelles technologies jusqu'à la fin de sa vie. Je suis triste de penser que nous ne verrons jamais les œuvres surprenantes qu'il aurait encore pu créer.



Contrairement à Vincent van Gogh ou Paul Cézanne, qui n'ont connu la reconnaissance qu'après leur mort, David Hockney a eu la chance d'être célébré de son vivant. Il était admiré, respecté et aimé dans le monde de l'art, et ce n'était que justice. Je n'ai jamais oublié la grande rétrospective qui lui était consacrée au Centre Pompidou en 2017. J'étais impressionnée par tout ce qu'il avait créé au cours de sa carrière.

David Hockney nous manquera

Je me souviens aussi de la période où il a quitté Paris pour retourner à Los Angeles. Son œuvre m'a alors semblé encore plus lumineuse, plus colorée et plus joyeuse. À l'époque, je vivais à Paris et je pouvais comprendre cette attirance pour la lumière et l'énergie de la Californie. Paris est une ville magnifique, mais elle peut parfois être difficile pour ceux qui viennent d'ailleurs.

Parmi toutes ses œuvres, ce sont sans doute ses scènes de Los Angeles qui resteront les plus emblématiques. Les piscines baignées de soleil, les maisons modernes et les palmiers sont devenus indissociables de son univers. Pourtant, derrière cette image idyllique de la Californie, Hockney s'intéressait avant tout à la lumière, à la couleur et à notre manière de regarder le monde. Il a réussi à transformer des scènes du quotidien en images inoubliables qui continuent de fasciner plusieurs générations de visiteurs.

Pourtant, ce n'est pas une piscine californienne qui est devenue mon œuvre préférée de Hockney. Il s'agit de *Pacific Coast Highway and Santa Monica* (1990). J'ai découvert ce tableau lors de la rétrospective du Centre Pompidou et j'avais pris une photo de son cartel pour ne pas oublier son titre.

Quelques années plus tard, j'ai visité une magnifique exposition consacrée à Hockney à Londres. En parcourant l'exposition, j'ai été attirée par le même tableau et j'ai de nouveau pris une photo pour m'en souvenir. Ce n'est qu'en regardant mes photos sur mon laptop que j'ai réalisé que j'avais déjà photographié cette œuvre à Paris plusieurs années auparavant. J'ai été surprise de constater que, parmi les centaines d'œuvres présentées dans la rétrospective, c'était

encore ce même paysage de montagne qui m'avait le plus marquée.

Les couleurs et les formes de ce paysage montagneux me fascinent toujours autant. Même si je ne suis pas une grande adepte des *road trips*, cette œuvre me donne envie d'entrer dans le tableau et de parcourir ces routes au volant d'un coupé cabriolet sous le soleil californien.



Pour moi, la disparition de David Hockney est une grande perte pour l'art contemporain. Non seulement parce qu'il était une légende vivante, mais aussi parce qu'il faisait partie des derniers artistes capables de réunir à la fois les critiques, le monde de l'art et le grand public autour de leur œuvre.

Je suis certaine que David Hockney nous manquera à tous. Son regard curieux sur le monde, son ouverture aux nouvelles technologies et son énergie créative resteront une source d'inspiration pour bien longtemps.

Aujourd'hui la Turquie, une aventure humaine par-delà les frontières



Aujourd'hui
la Turquie



Simruğ Bahadır

Je préfère vous avertir : ce film est loin de proposer un portrait fidèle et complet de la vie du chanteur. Il ne s'intéresse qu'à la période précédant 1988 et passe sous silence les accusations d'abus sexuels qui ont marqué les années suivantes, sans doute l'une des périodes les plus difficiles et les plus controversées de sa vie. Bien que le film soit divertissant et souvent joyeux, il nous montre tout de même la pression exercée par son père ainsi que l'enfance qu'il n'a jamais véritablement pu vivre. Joe Jackson apparaît comme un homme particulièrement sévère, poussant constamment ses fils, pourtant déjà excellents, à travailler et à se discipliner davantage. Très jeune, Michael connaît ainsi le succès avec les Jackson 5, au prix d'une enfance sacrifiée. Et le film donne l'impression que cette difficulté fut la seule épreuve de sa vie. En dehors de cela, Michael est présenté comme une figure presque idéalisée, dépourvue de contradictions et de zones d'ombre.

Michael : un hommage plus qu'un biopic

Ce mois-ci, j'ai décidé de revenir sur Michael, le biopic consacré à Michael Jackson.

Le récit laisse ainsi de côté de nombreux aspects plus sombres et plus complexes de son existence, et donne l'impression que tout s'est poursuivi de la même manière après son concert au Wembley Stadium en 1988. Le film se conclut d'ailleurs sur la phrase «The story continues», comme si la suite de sa vie n'avait été qu'une continuité heureuse.

Or, la réalité est beaucoup plus complexe. Les accusations d'abus sexuels et les polémiques qui ont suivi ont profondément marqué la seconde partie de sa vie. Le film choisit pourtant d'aborder son histoire sous un angle plus doux et plus consensuel. En ce sens, il constitue une bonne introduction pour une génération qui ne connaît pas Michael Jackson, mais il propose davantage une version idéalisée qu'un véritable portrait de l'artiste.

Michael Jackson est ici incarné par son neveu, Jaafar Jackson. À mon sens,

c'est un excellent choix. Malgré le fait qu'il s'agisse de son premier grand rôle, sa prestation est convaincante et il parvient réellement à nous donner l'impression de voir Michael à l'écran. Le casting est donc particulièrement réussi, même si le film lui-même peine à s'imposer comme un véritable biopic.

Cependant, le personnage de Michael Jackson est représenté comme un homme sans peurs, sans contradictions et presque sans profondeur psychologique. Le film donne parfois davantage l'impression d'assister à une succession de reconstitutions de clips et de performances musicales qu'à une véritable narration. Cette absence de profondeur dramatique et psychologique renforce l'impression que l'on reste à distance de la réalité de l'homme derrière l'icône.

Cela pourra donc décevoir certains spectateurs. Lorsqu'on regarde un biopic, on s'attend généralement à découvrir les



moments les plus marquants d'une vie, y compris ses aspects les plus sombres et les plus douloureux. C'est précisément ce qui donne toute sa force à ce genre cinématographique. *Michael* pourrait donc ne pas convaincre une partie du public.

Malgré tout, le film reste agréable à regarder et permet de passer un bon moment. On peut le considérer comme une porte d'entrée vers l'univers de Michael Jackson pour ceux qui le connaissent peu, mais il est difficile de le qualifier de véritable biographie cinématographique. Je vous recommande néanmoins de le découvrir. Bon film !